

poches

Si ce livre pouvait me rapprocher de toi ★★★★★

JEAN-PAUL DUBOIS
Les éditions de l'Olivier ont trente ans et viennent de se lancer dans le format poche avec 18 rééditions. Parmi elles, un bijou. Coincé à Toulouse dans une vie étriquée, entre cathédrale et monument aux morts, Paul Peremülter, 48 ans, tente de se réinventer une vie de l'autre côté de l'Atlantique avant de faire face au véritable manque de sa vie : il part à la recherche de son père, disparu au Canada lors d'une partie de pêche. Paul va pousser son sens de l'orientation jusqu'à la démesure puisque, dans ce genre de chasse, c'est toujours soi-même que l'on cherche à identifier et dépasser. Adapté au cinéma (*Le fils de Jean*), ce livre est un modèle de style, de jeux symbolistes étonnants, de grande aventure poivrée d'autodérision, avec quelques pages de naturalisme dignes d'un autre livre plus fort que son adaptation, *Et au milieu coule une rivière*. A.L. Éditions de l'Olivier, 224 p., 9,9 €

Les magnolias ★★
FLORENT OISEAU

Sujet grave pour ce 3^e roman : les envies de fin de vie de grand-mère, recluse dans le home « Les Magnolias », et son parcours de reconnexion avec un fils. L'auteur démarre plein pot, roi de la réplique, des images cinglantes et de la citation qui cloue, on se laisse prendre. Puis il se dévoile poète, observateur féroce mais aussi précis, et vous retrouvez la griffe douce-amère de *Paris-Venise*. Un bon bouquin, inventif, qui confirme un style. A quand Oiseau dialoguiste de film ? A.L. Pocket, 192 p., 6,5 €

Le prince des profondeurs ★★

PETER GODFREY-SMITH
Ceci est un texte de vulgarisation scientifique écrit par un professeur australien spécialiste des poulpes, seiches, calmars et autres céphalopodes. Il explore l'intelligence de ces créatures, leurs rites amoureux et de combat, l'usage de leurs bras et de la pigmentation changeante de leur peau, nous entraîne enfin dans de rares villages de poulpes bâtis de coquilles Saint-Jacques. Ils ont une mémoire épisodique (ils retiennent le « où » et le « quand ») et... jouent à se laisser rouler sur les fonds marins dissimulés dans des noix de coco. A.L. Traduit de l'anglais par Sophie Lem, Champs, 354 p., 10 €

Le jardin ★

PYUN HYE-YOUNG
Après un accident de voiture, un homme à peine vivant se réveille paralysé dans un lit d'hôpital. Pour tout mouvement, il lui reste la respiration et le jeu des paupières, pour toute famille une belle-mère qui creuse méticuleusement un vaste trou dans le jardin... A.L. Traduit du coréen par Lim Yeong-hee et Lucie Modde, Rivages, 233 p., 7,9 €

C'EST DU BELGE



La disparition du paysage ★★★★★
JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
Minit
48 p., 6,80 €

Comme à Ostende et comme partout

Dans un texte court, mystérieux et impressionnant, Jean-Philippe Toussaint voit son univers physique se contracter et son univers mental s'opacifier.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Le narrateur passe sa convalescence à Ostende. Il est au sixième étage d'un immeuble. Ses journées se déroulent face à la fenêtre qui donne sur la plage par-dessus le toit du casino. Il git dans un fauteuil roulant dont on se demande d'ailleurs s'il est vraiment mobile. Il lui semble être là depuis des mois, à attendre la visite de l'aide-soignante, matin et soir, et de sa femme, de temps à autre, à regarder la plage et l'eau, à scruter les promeneurs en anorak et les ouvriers qui travaillent sur le toit du casino.

Pourquoi est-il là ? Depuis combien de temps ? Que lui est-il arrivé ? Un accident, un attentat, une maladie soudaine ? Il ne sait pas. Son cadre de vie se résume à cette fenêtre, qui est comme le cadre d'un tableau embrouillardé, sur lequel ne s'animent que peu d'événements en ces jours gris d'hiver, si bien que le passage d'un chien fait figure d'événement. « Je ne fais rien, j'éprouve la monotonie des heures, mon œil construit des figures géométriques, assemble les éléments épars qui sont à ma disposition, la mer, le ciel, les rides de la plage déserte. »

Singularité

Il se souvient des longues promenades qu'il faisait sur la plage, la marche libérant son imagination, prompt alors à divaguer, à inventer. Quand il regarde d'ailleurs au-delà des Galeries royales, vers Raversijde, c'est comme si Tokyo lui apparaissait. Hallucinations qui ne sont sans doute que de simples reminiscences de ses livres. Apparemment, le

narrateur est écrivain. Peut-être s'agit-il de Jean-Philippe Toussaint lui-même, car celui-ci a bien écrit nombre de ses romans à Ostende, face à la mer, et l'un d'eux se déroule à Tokyo, car aussi la femme du narrateur s'appelle Madeleine, comme celle de l'écrivain. Mais Madeleine ne vient plus lui rendre visite, ni d'ailleurs l'aide-soignante.

L'univers du narrateur se rétrécit. Le paysage derrière la fenêtre se contracte avec la construction d'un étage supplémentaire au casino qui lui cache la vue. Son paysage mental s'obstrue de même, s'opacifie. Il se rappelle qu'il a quitté Madeleine, qui dormait encore, pour aller au consulat de Chine puis se rendre au Métropole où il avait rendez-vous. Y est-il arrivé ? Il sait qu'il atteint là une singularité, comme le big bang, sauf que lui, c'est l'après où plus rien n'existe. Le narrateur est enfermé dans ses murs et dans son esprit. Environné d'une sourde inquiétude, voire d'une odeur de mort.

Un magnifique texte, qui devait être interprété par Denis Podalydès en janvier au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris. La crise sanitaire a renvoyé le spectacle à l'automne. Mais le confinement a sans doute donné une autre dimension, encore, à ce monologue angoissant.



Quand l'horizon se scelle, quand le paysage disparaît irrémédiablement.

© MADELEINE SANTANDREA



L'homme dans la Berlingo avec le cadavre et le couteau ★★

BRUNO DINANT
Académia
200 p., 18 €
ebook 13,99 €

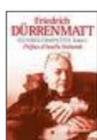
Un polar tordu et enlevé

Rafa a toujours été amoureux de Davina. Mais celle-ci l'a toujours repoussé. Alors quand, un soir, Davina téléphone à Rafa pour lui demander de l'aide, que fait-il ? Il accourt, évidemment. Et quand elle lui demande de transporter dans sa Berlingo le cadavre d'un homme qui vient de la violer emballé dans une couverture et de le jeter dans le gouffre du Saut de l'Ange, la moue ne laissant aucun doute sur la récompense, que fait-il ? Il s'exécute, enivré par cette promesse.

Il a tort, bien sûr. Mais Davina le tient : elle a filmé Rafa transbahutant dans sa Berlingo le paquet ficelé d'où dépassaient deux chaussures noires. Alors ? Alors, c'est le début d'un polar assez tordu où chacun a prise sur l'autre et où les faussemblants s'accumulent. Rafa semble pris au piège, mais il n'a pas dit son dernier mot.

C'est agréable à lire, enlevé. On rencontre des personnages sympas comme la belle Marie, le geek Yannick, le commissaire Castelain. Et des méchants très méchants. Pour un premier roman, le prof qu'est Bruno Dinant ne s'est pas mal débrouillé. On passe du bon temps, on s'évade, et c'est bien ce qu'on demande d'abord à un livre de ce genre. J.-C. V.

ROMANS



Œuvres complètes

1. Romans

★★★★
FRIEDRICH DÜRENMATT
Traduit de l'allemand par Armel Guerne
Albin Michel
544 p., 25 €, ebook 17,99 €

Tous coupables pour Friedrich Dürrenmatt

L'écrivain suisse connaissait la noirceur de l'homme, comme le prouve le premier volume de ses « Œuvres complètes ».

PIERRE MAURY

Le nom de Friedrich Dürrenmatt (1921-1990) n'évoque peut-être rien pour un certain nombre de lectrices et de lecteurs. Il suffit pourtant d'avoir lu dans le passé quelques-uns de ses ouvrages, à l'allure de romans policiers qui auraient une portée philosophique, à moins que l'on ait été frappé par une représentation théâtrale, pour

que l'écrivain suisse de langue allemande ait laissé une trace durable. Amélie Nothomb garde une pièce en mémoire, *La visite de la vieille dame*. Elle ne se trouve pas dans le premier volume des *Œuvres complètes* auquel elle donne une courte préface, mais peu importe : l'enthousiasme est partagé et les retrouvailles, bienvenues.

La promesse, *La panne*, *Le juge et son bourreau* et *Le soupçon* datent, dans leurs versions originales, de 1952 à 1958. Leurs traductions françaises, par Armel Guerne, de 1958 à 1961. Un autre temps, où l'on pouvait s'extasier devant une Studebaker sur les routes de la Suisse. Mais un temps où l'on s'interrogeait, comme à toutes les époques, sur soi-même : « Qu'est-ce que l'homme ? Hélas ! Qu'est-ce que l'homme ? »

Le jeu prend des accents tragiques

Celui qui par deux fois se pose la question est un vieil homme malade. Baerlach, commissaire à Berne, sait que son

cancer lui laisse peu de temps. Les deux romans dont il est le moteur le montrent cependant obstiné jusqu'à en négliger sa santé. Il cherche une introuvable vérité dans *Le juge et son bourreau* comme dans *Le soupçon*. Sa conviction est faite mais les preuves manquent et il s'appuie davantage sur ce qu'il sait de la noirceur qu'il a souvent rencontrée chez les pires individus. Même quand ceux-ci partagent avec lui ses doutes sur la séparation entre le bien et le mal, comme cette doctoresse qui cherche à expliquer plutôt qu'à justifier l'injustifiable : « L'homme lui-même aspire à son enfer, l'attire par ses vœux, l'aménage dans ses pensées, en ouvre les portes par ses actes. »

Le vieux Juif qui apparaît et disparaît près de Baerlach pour rendre la justice à sa façon est conscient de ses limites, bien qu'il semble immortel : « Nous n'avons pas à essayer de sauver le monde, parce que la seule aventure qu'il nous reste, dans nos temps attardés,

c'est de survivre. »

Le plus réussi de ces quatre romans est cependant, à nos yeux, *La panne*, un chef-d'œuvre de logique poussée vers l'absurde. Un juge à la retraite, entouré d'amis aussi âgés que lui et autrefois liés, de près ou de loin, aux tribunaux, organise repas généreux et, en même temps, procès. Un représentant de passage, coincé par une panne de voiture, est invité à participer au jeu. Celui-ci part d'un principe immuable : tout le monde a quelque chose à se reprocher, même Alfredo Traps qui se croit innocent. L'illusion ne durera pas : le tribunal, face à lui, est très aimable, invite à se resservir dans les plats et les bouteilles, mais il est implacable et ne lâche rien. La moindre piste floue d'un méfait devient l'occasion de démontrer, dans la bonne humeur, la culpabilité de l'invité.

Le jeu, espace de fiction dans le roman qui est une autre fiction, prend des accents tragiques. On est sous le choc, au moins autant que Traps lui-même.